

## Monsieur Félix

Hugo Latulippe

Volume 44, numéro 3 (257), septembre 2002

Transmissions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Latulippe, H. (2002). Monsieur Félix. *Liberté*, 44(3), 7–15.

# Monsieur Félix

Hugo Latulippe

*Ce que le progrès demande inexorablement aux hommes et aux continents, c'est de renoncer à leur étrangeté, c'est de rompre avec le mystère...*

Romain Gary

Il y avait toujours un silence entre nous et ses réponses étaient irrémédiablement celles d'un peintre. Elles étaient belles et un peu floues. Elles révélaient un goût pour les idées larges et la complexité des choses. Et puis c'était des réponses pour les enfants ; il y avait la place pour s'imaginer.

– Y a pas de montagnes dans ton pays Monsieur Félix ?

– Non. Ici, les esprits ont le champ libre, mon enfant. *Manitoba* veut dire « pays des esprits » dans la langue de nos ancêtres, les premiers Américains. Ici, y a rien qu'une issue pour aller au ciel...

– Le fleuve ?

- Non, il n'y a plus de fleuve ! Ou plutôt, il n'y en a pas encore ! Tu es en amont de ce que tu connais, en amont de la Révolution.

- La Révolution ?

- Oui. La Révolution. L'avantage de naviguer en amont, bonhomme, c'est qu'ici, on sait encore se servir de nos mains et on a gardé nos superstitions.

De fait, vêtu d'oripeaux, mocassins et froque à carreaux, tuque rouge pomponnée des hommes-canots, ceinture à flèches et musette de cuir, Monsieur Félix était d'avant...

ooo

Il vivait dans une petite maison de bois et de chaux qui sentait la même chose que la maison des Malraux, à Saint-Irénée. Elle avait été bâtie par des gens clairement inspirés, avec des arbres géants qui n'en finissaient plus d'exhumer leurs souvenirs du temps où ils étaient forêts. Elle avait été bâtie par des gens qui en savaient un bout sur le sens des marées, le cycle des lunes (et des femmes) et le sifflement des aurores boréales. C'était une maison bâtie par des gens cultivés. En plus, agrippées aux murs, il y avait des dizaines d'huiles bleu Atlantide, vert boréal et rouge bouclier et rien qu'au bas des cadres, on pouvait remonter le sentier des Anciens lumineux : *Portage-la-Loche, Île-à-la-Crosse, Batoche, Pokatawagan, lac Winnipeg, Mississippi River, lac Supérieur, rivière des Outaouais, Lachine, île d'Orléans, Tadoussac, Saint-Pierre-et-Miquelon, Saint-Malo...* La maison était bondée d'esprits.

ooo

Il avait constamment un tableau en tête. Dès notre arrivée chez lui, il me montrait ma chambre et s'éloignait sur l'horizon-plaine, vers l'abri des canots. J'avais l'habitude de ses manières de nomade puisque tous les ans, à pareille saison, il avait la débâcle dans l'âme, la migration dans le sang. Il s'apprêtait à habiter au Nord, comme au fin fond de lui. Il parlait *écouter les variations du silence*. Toute mon enfance, je l'ai vu faire les gestes du printemps, les gestes centenaires de l'exil ; il posait ses mains potelées par le plus rude de l'hiver sur le dos de son vaisseau de cèdre et traquait affectueusement la moindre faille dans la carrosserie. Les yeux fermés, en murmurant dans le silence plat des derniers desseins de l'hiver :

- Il dure tard cette année, lui. Du jamais vu, de mémoire de vieux loup. Ma saison de canotage va finir par être un peu trop écourtée à mon goût.

Quand je n'y étais pas, il parlait tout seul, comme les fantômes. Comme les gens dans la lune. Il parlait aux chênes qu'il a partout plantés au bord de la petite rivière aux Rats, son *Saint-Laurent de fortune*. Les glands ramenés d'*across the great divide*, de France, par un ami complice, s'adonnaient bien dans la bouette du pays des esprits. Ils participaient au projet de reprise du pays, en toute minutie. Ils avaient accepté de s'ériger en forêt.

ooo

Breton converti en marin d'eau douce, métissé de tous bords tous côtés, Monsieur Félix avait tout d'un Sauvage : il voyait venir les choses, les saisons, les remous, les bêtes et les gens. Il distinguait le sens du vent de ses yeux nus.

- Ce matin, je me suis levé au son des outardes. Je le sais tout de suite quand c'est le temps de sortir le canot. Je regarde dehors, pis s'il fait beau, je pars. Cette année, je vais aller vers la baie d'Hudson faire des croquis sur le ravage de René Richard. Je reviendrai pas avant le froid, je pense...

Souvent, à cette période de l'année, par bonheur ou par magie, le ciel était constellé de brigades d'ailes dorées et de longs cous noirs en colonnes. On ne pouvait plus parler.

- Y s'en vont au Nord. C'est drôle, nous autres aussi on monte au Nord ! Chacun ses manies. Je pense qu'il doit bien y avoir des liens quand même... je veux dire entre nous, les saumons, les outardes, les caribous, les baleines. Tous ces animaux qui migrent. Si les oiseaux bougent, c'est que l'été s'en vient. Autrefois, les Vieux aussi dansaient avec la nature. Ils repartaient au Sud quand ils avaient l'hiver dans le dos. Ça avait beaucoup de sens. Elles continuent le grand manège, nos amies les bêtes, elles... malgré les risques d'extinction. Parce que nous autres, astheur, les *fins finauds*, on a bel et bien arrêté de danser dans ce grand ballet, mon enfant ! Pis y me semble même qu'on est trop souvent à contre-courant d'avec les autres animaux.

- Pourquoi au Nord, Monsieur Félix ?

- Y a cette fièvre, tu sais. Le froid magnétique, et pis la mort aussi. Y ont pas encore trouvé de remède pour remédier à la situation ! C'est un aimant mystérieux, le Nord. Tu sais, moi je pense que les humains pas trop *barbarisés*, ceux qui sont encore civilisés, peuvent encore le ressentir au printemps... Le ressentir, oui. Mais l'expliquer, non. Je

trouve ça un peu dommage, des fois, de devoir expliquer. Comme dirait un de mes amis qui trappe dans le coin de la montagne secrète de Madame Gabrielle Roy : « White man talks loud, saying nothing ! »

- ...

- C'est comme pour les vieux. Les vieux qui se cherchaient des défaites pour monter au chantier. En fait ce qu'ils voulaient, c'était seulement prendre le bois, prendre les abîmes, prendre le mystère de face. Ils disaient toujours qu'ils s'en allaient dans les grands bois. J'ai bien l'impression qu'ils prenaient le Nord pour une sorte de Terre sainte.

- Une Terre sainte ?

- Au début, c'était « Le Nouveau Monde », pis ensuite, ils se sont mis à nommer le continent de la même manière que les Bretons parlaient de l'océan : « Le Grand Large ». Puis, ç'a été tout simplement « le Nord ». De toute façon, ils allaient en pèlerinage. Moi je pense que c'est en fait toutes sortes de noms différents pour dire « l'au-delà ». Ils parlaient au Nord comme on part pour le paradis, bonhomme. Pour un territoire anarchique de liberté sans fond...

- ...

- Au Sud, ici, y a une fin au bois. Mais quand on embraye, qu'on entre dans les grands bois, y a plus de fin ! C'est immense les grands bois ! On peut marcher, pis marcher, pis marcher... pis on va arriver à la taïga, pis c'est des lacs, des bois, des lacs, des bois, des rivières, des lacs, des bois. Y a plus de chemin en haut... c'est un peu comme l'univers. C'est un peu comme la peinture. C'est toujours le Nouveau Monde ! Y a pas de fond.

Le ciel finissait par se vider de son sens. Les voiliers prenaient le large.

Il y avait aussi un vieux livre relié de cuir entre nous. *La dalle des morts*, de Félix-Antoine Savard. Il allumait une dizaine de cierges de toutes les couleurs autour du lit, mettait une bûche dans le poêle et disait :

– C’est mon livre préféré... Les artistes sont drôles des fois... On dirait qu’ils sont connectés avec les grands mystères, qu’ils sont de mèche. Je parle des hypersensibles, là, comme Félix-Antoine... Ils connaissent les chemins du Nord depuis longtemps ceusses-là !

À voix basse, l’homme-canot lisait les mots magiques. Lentement. Il devait les connaître par cœur, parce qu’il sautait des pages mais ne s’arrêtait pas de lire. Comme s’il allait à l’essentiel. Comme s’il avait déjà *défardeché* le sentier.

ELLE – Tu jongles beaucoup depuis quelque temps. Souvent, quand je te parle, il me semble que tu as l’esprit en dérive, que tu es ailleurs. [...] Je voudrais m’enfuir je ne sais où, loin d’ici, pour ne plus entendre tes rivières comme des chiennes hurlantes autour de moi. Ces rivières qui mènent dans les pays qui dévorent. Je me sens petite, toute petite avec mes faibles bras de femme ; et bornée, dans cet étroit jardin de mon cœur. Tu seras toujours celui que je ne contiendrai jamais... Dis-moi ce qui t’attire au loin. Je voudrais te comprendre, enfin, jusqu’au fond de toi-même... cette rivière qui coule au-dessus de la Grande-Rivière, rivière cruelle de peine et d’inquiétude et qui te parle et que tu écoutes... je souffre, et je voudrais savoir enfin ce qu’elle te dit.

LUI – Eh bien parfois, c'est plus grave qu'un chant d'oiseau. C'est comme si tout le grand pays s'en venait là. (*Il montre sa tête.*) Je n'ai qu'à fermer les yeux, et je vois des lacs et des rivières et même la prairie sans fin où ma grand-mère est née. Et je vais dans cette vision-là en toute liberté. Et c'est comme si je devenais plus que moi... Et je marche à grands pas ; je marche et marche, le désir tendu devant moi, et comme ivre d'espace. Mais certains jours, c'est de l'épaisseur humaine de la terre que sortent, il me semble, des voix... les voix des Anciens... Ah ! c'étaient des hardis, des vaillants, des forts, capables de porter la pluie, le vent, la neige, le soleil, un paqueton de cent livres et le canot par-dessus. Alors il me semble qu'ils me font signe d'aller plus loin qu'eux. Quand je pense à tout cela, si tu savais combien je suis fort.

ooo

Un matin, vers la fin, nous déjeunions tranquillement lorsque Monsieur Félix, cérémonieux, m'avait offert une pagaie qu'il avait taillée dans le chêne et joliment peinte de petits motifs qui rappelaient des *péroglyphes*. Je lui avais demandé :

– Pourquoi est-ce qu'ils sont venus en Amérique les *white-man-talks-loud-saying-nothing*, Monsieur Félix ?

Il y avait longtemps que je voulais lui poser la question. Elle m'apparaissait fondamentale. Monsieur Félix me fixa longuement. Il avait l'air embarrassé et un peu triste. Il hésita, puis, il sortit et épaula son canot. Doucement et sans bruit. Comme si c'était un violoncelle.

– Je vais aller prendre la rivière par le coude, près de la *tremblière*, au-delà du coteau sableux.



Je regrettais déjà mon indiscretion et cherchai à lui faire oublier :

– Où est-ce qu'elle va cette rivière-là ?

– À la mer, mon cher enfant, comme toutes les autres rivières !, répondit-il sèchement.

Arrivé à un petit esker, il bourra sa pipe et l'alluma. Il fuma longtemps. La rivière s'écoulait, en l'attendant.

– Tu sais, à l'époque, y avait des centaines et des centaines de Français qui refusaient le jeu des classes de la vieille France. Ils en ont envoyé beaucoup ici, des insubordonnés.

– Des insuborn...

– Insubordonnés. Ils se sont tout de suite amourachés du pays, eux, malgré l'interdiction de l'Église et du roi de France. Ils étaient curieux. Ils doutaient. Comme si, au contact des autochtones, des temps immémoriaux avait ressurgi en eux la pulsion de la transhumance. La grande sauvagerie d'avant l'imposture... Ces gens-là, dont on a arrêté de *portager* l'histoire parce qu'ils embarrassaient « le grand monde » et l'Église, étaient une résistance en chair et en os à la civilisation du *grand blanc, qui parle fort et ne dit rien*, mon enfant.

Monsieur Félix fit glisser la coque du violoncelle volant sur l'eau de la rivière en chuchotant quelques mots dans une langue que je ne comprenais pas. Je pense qu'il offrait ses respects. Puis, il disparut, happé par la veine.

ooo

J'étais un illettré ; je ne connaissais rien aux rivières, aux oiseaux, aux arbres et aux fleurs... Monsieur Félix m'a initié à la métaphysique des Anciens, au grand pays sauvage, à l'étendue de notre poésie. Il m'a parlé du Nord comme d'un monde pur, absolu, auquel on aspire. Un monde au-delà du Québec. Au-delà de la civilisation. Il m'a appris tout ce que je sais sur qui je suis, sans jamais élever la voix.

Aujourd'hui, bien que le monde semble s'engouffrer dans sa rupture avec les Monsieur Félix, il paraît que le territoire de notre imaginaire persiste en chacun de nous, survivant à l'inévitable.